

Rome mon amour : Woody est vivant

David Rancourt

Number 167, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2012). Review of [*Rome mon amour : Woody est vivant*]. *Québec français*, (167), 83–85.

http://noncinema.com/cinema/rome-mon-amour/



Rome mon amour : Woody est vivant

PAR DAVID RANCOURT*

Comment juger un nouveau film de Woody Allen ? Faut-il obligatoirement l'insérer à un certain rang dans ses 41 longs métrages sortis depuis 1969, entre les réputés classiques (*Annie Hall*, *Manhattan*), réussites (nombreuses) et ratages (*Escrocs mais pas trop* parmi d'autres) ? Bref, que faire avec ce réalisateur qui vient chaque année remettre en question le beau petit palmarès qu'on s'était fait de son œuvre ?

Le petit dernier, *Rome mon amour* (*To Rome with Love*)¹, suscite des réactions diverses et opposées, mais il est possible de soutenir qu'il constitue un bon moment pour nous et une bonne page dans la carrière de Allen. Dans le retour en grâce public et critique que connaît le cinéaste new-yorkais depuis qu'il tourne parfois en dehors de sa ville (soit depuis *Balle de match*, en 2005), le nouvel arrivage ne semble pas être un faux pas.

Une fausse carte postale

Selon que vos attentes seront touristiques ou pas, le début du film vous fera espérer le bonheur ou craindre le pire : quelques images convenues de Rome, puis un agent de la circulation, à l'accent italien exécration (du moins dans le doublage français), qui

se met à nous parler directement, brisant le quatrième mur pour nous souhaiter la bienvenue en ville. Le réalisateur semble délibérément en rajouter dans le genre carte postale bas de gamme, dans le style commande reçue de l'Office du tourisme, un peu comme au début de *Minuit à Paris*.

Mais tout de suite le caractère libre et foisonnant du film nous rassurera. Le temps que toutes les intrigues s'établissent comme il faut, tout demeure joyeusement compliqué, et notre perspective change : au lieu de déplorer les clichés, nous nous sentons comme des visiteurs heureux de se perdre dans le tourbillon de Rome. On finit par comprendre que la galerie de personnages se répartit en quatre récits qui mettent en scène pas mal d'Américains, mais aussi des Italiens, tout ce beau monde incarné par des acteurs peu, pas ou très connus.

Peut-on résumer ce film ? C'est délicat : une partie du plaisir est de voir comment les histoires se développent et, dans certains cas, l'intrigue est si légère que j'ai bien peur que le résumé contienne le punch... Disons ceci : Un architecte (Alec Baldwin) retourne dans le quartier où il a déjà connu l'amour. Avant un rendez-vous important, un jeune

homme perd momentanément son épouse et ne peut se défaire d'une prostituée (Penélope Cruz). Un ex-metteur en scène d'avant-garde (Allen) trouve un talent particulier au père de son futur beau-fils. Un travailleur sans histoire (Roberto Benigni) devient une célébrité. À travers tout cela, on croiera des croque-morts, un chanteur d'opéra, plusieurs touristes, un tournage dans les rues de Rome, des angoissés et des pas-du-tout-angoissés, des fluctuations amoureuses, des coups de foudre, des infidélités.

Woody, ses doubles et les autres

On s'y attendait : Woody Allen est partout dans son film. Les trois histoires où il n'apparaît pas lui-même contiennent des personnages qu'il aurait pu jouer dans les années 1970 ou 1980 ; les acteurs Eisenberg et Tiberi en particulier ont des couleurs allemandes, même s'il ne leur a sûrement pas demandé expressément de l'imiter. Mais ce n'est pas de l'imitation, cette ressemblance demeurant moins irritante que dans certains films précédents, peut-être justement parce que le réalisateur est là, présent à l'écran, et qu'on est donc moins portés à le chercher partout.

Il faut souligner la force du jeu des acteurs dans *Rome mon amour*. Ils ont assez d'espace pour affirmer leur présence, ne semblent pas enfermés par un carcan de caméra ou de scénario, et font partie intégrante de la variété de couleurs et de tons. Alec Baldwin est savoureux en personnage peut-être imaginaire (ou alors qui imagine l'histoire qu'on voit). Ellen Page a l'air d'avoir un plaisir fou à jouer, entre autres, une certaine scène où son personnage raconte avec beaucoup trop de détails sa vie sexuelle à un Jesse Eisenberg bouche bée, lui-même solide de bout en bout en jeune homme torturé entre sa copine et cette femme fatale inattendue. Dans le segment le plus faible du film, une vignette qui fait longtemps du surplace mais qui a quelque chose d'agréablement absurde et enfantin, Roberto Benigni semble jouer avec nos attentes en conservant un jeu sobre le plus longtemps possible... Penélope Cruz campe pour sa part la sempiternelle prostituée au grand cœur, mais au moins sa présence crée des contrastes, et qu'elle soit un vecteur d'humour premier degré n'est pas nécessairement un mal dans la chimie d'ensemble. On dirait presque que le réalisateur a voulu s'assurer que Mme Cruz ne gagnerait pas l'Oscar cette fois-ci, mais qu'elle aurait du plaisir au tournage.

Chemin faisant, on retrouve un petit quelque chose d'impalpable qu'on n'avait pas vu depuis un bout de temps chez Woody Allen, une sorte d'humour plus incarné, comme si... En fait, c'est peut-être la simple présence de Allen comme acteur qui nous donne cette impression. C'est toujours l'ami Woody, juste un peu plus vieux, qui joue le rôle d'un gars qui joue Woody Allen dans un film de Woody Allen comme lui seul peut le faire. Pourquoi pas ? Plus précisément, son personnage peut ressembler à une variation sur l'imprésario de *Broadway Danny Rose* ou sur le magicien raté de *Scoop*...

Dans le rôle de son épouse psychiatre aux réflexions tranchantes, c'est un délicieux retour de Judy Davis, qui avait marqué de sa présence plusieurs films de Allen dans les années 1990. Il y a quelque chose d'émouvant à deviner l'hommage que lui fait le réalisateur, qui lui réserve punch sur punch et lui donne (enfin !) le rôle d'une personne équilibrée, analysant son mari classiquement névrosé.

Le décousu et ses avantages

Ainsi, compte tenu de son titre fade, de son affiche sans intérêt et de sa bande-annonce peu représentative, *Rome mon amour* est une agréable surprise. Si son auteur continue peut-être à exploiter avec un sourire en coin la veine des films « internationaux » (lire : tournés, pour des raisons de financement, ailleurs qu'à New York : *Vicky Cristina Barcelona*, *Minuit à Paris*) qui lui a donné récemment du succès, il y intègre assez de liberté et d'idées disparates pour atteindre la réussite, dans un résultat aussi satisfaisant qu'un arbre de Noël un peu trop chargé : prévisible, parfois conventionnel, mais aussi hétéroclite, déséquilibré, où notre regard peut se perdre avec bonheur dans quelque ramification de branches et de guirlandes.

Justement parce que sa mise en marché ne correspond pas assez au produit, peut-être *Rome mon amour* ne connaîtra-t-il pas un succès aussi grand que les films mentionnés ci-dessus. Si certaines personnes sont déçues par le film, ou si certaines autres qui l'auraient aimé choisissent de ne pas le voir, c'est peut-être à cause de ce titre, de cette affiche et de cette bande-annonce, qui suggèrent tous quelque bluette gentille et oubliable. (Rêvons-y : si le titre d'origine, *The Bop Decameron*, avait été conservé, nos attentes et notre impression du film n'auraient-elles pas été sensiblement changées ?) Il y a de « belles images » de Rome dans le film, oui, mais il n'est pas certain que Allen lui-même y ait accordé tant d'importance ; peut-être les belles images ne sont-elles qu'un des clichés avec lesquels il joue, à mettre dans le même panier que les paparazzis, l'opéra, les ruines romaines et le séducteur italien.

Mais ce nouveau film a plusieurs éléments en sa faveur. Les escapades de Allen à Paris et à Barcelone ne comptaient pas nécessairement parmi ses plus rigolotes ni ses plus profondes : elles donnaient l'impression d'illustrer ce qu'un réalisateur new-yorkais pantouflard avait imaginé à son arrivée à l'hôtel juste avant le tournage à partir d'une image stéréotypée des villes. Mais ici, Allen semble tenir moins strictement à son concept (*Rome*), et insère des scènes et répliques hétéroclites et réjouissantes, comme sorties du célèbre tiroir où il entasse depuis toujours ses idées dépareillées. Peut-on vraiment lui

reprocher cet éparpillement ? Quel sacrifice ne consentirait pas un vieux fan de Woody Allen pour obtenir autant de nouveaux *on-liners* du maître que dans *Rome mon amour* ?

Film paresseux et décousu, ou alors libre et fantaisiste ? Les signes d'un retour d'âge ou d'une belle jeunesse ? Y a-t-il vraiment un problème ? Car enfin, reprocher à Woody Allen de ne pas suivre le manuel d'écriture de scénario est vraiment bizarre, car il a fait sa carrière en conservant une nonchalance certaine dans la progression de ses histoires, non ? Même ses films les plus connus sont bourrés de trous ; quand l'intrigue prend le haut du pavé, sous prétexte de parodie ou pas, elle est à peu près toujours défectueuse, ce qui lui donne d'ailleurs souvent un caractère réjouissant (pensez à *Meurtre mystérieux à Manhattan*, ou à *Scoop* si vous l'avez aimé). On accepte bien des problèmes béants d'intrigue quand un film se présente comme une parodie de film policier... Si ça nous permet d'avoir davantage de plaisir, de surprises, on peut bien supporter quelques longueurs et bouts qui dépassent.

D'ailleurs, pensons-y : on est peut-être déjà ici devant une parodie de film touristique, devant le refus de ce qu'un certain public attend. Car qui sait si Allen n'a pas tourné son film *contre* le précédent, par réaction de rejet ? Son œuvre a déjà donné cette impression : pensons au passage de *Maris et femmes* à *Meurtre mystérieux à Manhattan* en 1992-1993, ou à celui du *Rêve de Cassandre* à *Vicky Cristina Barcelona* en 2007-2008. Cet homme qui joue assurément avec nos attentes semble aussi jouer avec le fait qu'on aimerait qu'il soit un vieux sage donneur de leçons sur le sens de la vie : ces leçons sont, dans *Rome mon amour*, parfois tellement courtes qu'elles en perdent toute crédibilité, et peut-être sommes-nous les seuls coupables si nous y voyons un problème.

Si on allait au bout de notre logique de fan fini, on dirait que même le défaut majeur du film a quelque chose d'alien. Oui, les quatre histoires s'essouffent ou stagnent toutes à mi-parcours (surtout celle de Benigni, qui s'étire longtemps après qu'on ait compris l'idée), mais ce serait exagérer que d'y voir là un signe de déclin : la situation n'était pas différente pour certaines séquences de *Tout ce que vous avez toujours*



voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander (1972), par exemple celle de l'homme amoureux de sa chèvre. On se rappelle que ce film était bien inégal avant qu'arrive Woody déguisé en spermatozoïde (mais c'est une autre histoire).

Entre Bob Hope et Ingmar Bergman

Ce nouveau film ne va peut-être pas souvent au-delà des frontières habituelles de l'œuvre de son réalisateur, mais il semble avoir été fait avec plaisir, en équipe. Du trop léger au trop pesant (en passant par plusieurs justes milieux), *Rome mon amour* ratisse assez large pour satisfaire beaucoup de spectateurs, qui y trouveront leur compte même si leur intérêt ne sera probablement pas maintenu du début à la fin. Au moins, on y trouve certainement une quantité appréciable de répliques qui font mouche, les acteurs n'ont pas l'air terrifiés à l'idée de jouer pour un cinéaste légendaire, et il y a juste assez de touches douces-amères pour rappeler à notre esprit certains souvenirs de vieux films de Woody.

Et puis ? Est-ce un des meilleurs, un des pires Woody Allen, ou un film passable ? Sérieusement, vu la quantité de films qu'il a faits, il est de plus en plus impossible de s'en tenir à nos vieux souvenirs défraîchis ou idéalisés pour répondre. Faisons nos devoirs : regardons donc tous une bonne vingtaine de Woody Allen et reparlons-en...

Ça fait longtemps qu'on met en ordre les films de Woody Allen, mais difficile de deviner comment on jugera, disons dans deux décennies, l'ensemble de sa carrière. Peut-être qu'on arrêtera de déchirer notre chemise et de crier au chef-d'œuvre ou au navet. Peut-être conclura-t-on que Allen n'était pas un si grand « auteur » de films, mais au moins un artisan qui a réussi longtemps à bénéficier de sa liberté artistique et à produire une œuvre cohérente. □

* Réviseur linguistique et cinéophile

Note

- 1 Comédie écrite et réalisée par Woody Allen. Principaux interprètes : Jesse Eisenberg, Ellen Page, Alec Baldwin, Woody Allen, Judy Davis, Alison Pill, Flavio Parenti, Alessandro Tiberi, Alessandra Mastronardi, Penélope Cruz, Roberto Benigni, Monica Nappo. 2012
Photos : www.filmofilia.com/

